

Mesdames de Fraîchedate
Roman
Isaure de Saint Pierre

L'aristocratie a trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges et l'âge des vanités. Sortie du premier, elle dégénère dans le second et s'éteint dans le dernier. »

François-René de Chateaubriand

A la mémoire de mon clochard céleste.

La messe venait de se terminer, en l'église de Saint Thomas, à Touques, ainsi baptisée en l'honneur de Thomas Becket qui en avait jadis foulé les dalles. Ce petit village de Touques doit son nom à sa rivière, cette fois orthographiée sans « s », qui le sépare de la ville plus opulente de Deauville, autrefois fondée par le duc de Morny. Touques possède d'ailleurs deux églises, la seconde, Saint Pierre, édifiée du temps de Richard III, sert à présent de salle de conférence, de concert ou de lieu d'exposition.

Après avoir repoussé l'une des chaises armoriées occupant les deux premiers rangs de l'église et réservées « au château », Edmond de Valdore, suivi de sa tribu, sa seconde épouse Véra, leur fils Artus qui venait d'avoir vingt ans, et Adélaïde, issue d'un premier mariage, traversa la nef romane prolongeant le chœur gothique. Comme à son habitude, il s'arrêta dans le caquetoire, espace protégé de la pluie, mais extérieur à l'église, où les commères avaient l'habitude d'échanger des ragots.

Il salua le curé, les enfants de chœur, puis les charitons, ces confréries d'hommes pieux présents dans toutes les églises normandes. Issus d'un mouvement de solidarité dû aux grandes pestes de l'an mille, ces charitons se chargeaient alors d'inhumer les victimes de la terrible et si contagieuse maladie. Le risque avait disparu, mais la fonction perdure et les charitons s'occupent toujours des offices funéraires, donnant de l'apparat au service des morts, payant même l'enterrement des plus pauvres. Plaçant sa femme à sa droite, son fils à sa gauche, Adélaïde étant reléguée un peu plus loin, il donnait une tape sur l'épaule de l'un, une accolade à un autre, une chaleureuse poignée de main à un troisième. Ainsi faisaient son père, son grand-père, son arrière-grand-père et tous les autres avant lui. Même s'il n'était pas l'aîné des comtes de Valdore dont le château, rénové trop récemment pour être honnête, s'élevait sur la colline surplombant le village, Edmond tenait aux traditions. Son frère aîné, le comte Cédric de Valdore, s'en fichait un peu et trouvait l'usage ridicule. Quant à Véra, elle aurait supporté dix offices à la file pour le plaisir de s'entendre nommer « Mme la Ctesse », elle qui était née Kavik, fille d'un obscur petit garagiste de la banlieue de Moscou. Elle avait bien tenté, au début de son union avec Edmond, de se prétendre une proche parente des Radziwil, mais nul n'y avait cru. Edmond n'avait pas tardé à mettre bon ordre à ces prétendus cousinages.

Si Adélaïde adorait son père, elle lui pardonnait difficilement son divorce d'avec sa mère, Alexandra, et moins encore son hâtif remariage avec cette Véra sortie de rien. Cette dernière avait ordonné à tout employé, jardinier ou femme de ménage de Valdore, c'était ainsi qu'elle avait baptisé les communs de Valdore retapés à grands frais par son époux, ou même à ceux de leur hôtel particulier des Invalides, de répondre invariablement au téléphone, lorsqu'elle

s'était absentée, « Mme la Ctesse est sortie ». De même, elle avait fait imprimer sur ses carnets de chèques la mention Ctesse Edmond de Valdore. A peine mariée, l'un de ses premiers soins avait d'ailleurs été de faire graver un luxueux papier à lettre au nom de la Ctesse Edmond de Valdore, château de Valdorin.

« C'est fou ce que ces dames de Fraïchedate peuvent tenir à leurs titres, se disait avec mélancolie Adélaïde en subissant stoïquement l'épreuve du caquetoire. Véra a, certes, l'avantage d'afficher au compteur vingt ans de moins que ma mère, et encore, je la soupçonne de tricher sur ça aussi, mais elle est déjà botoxée de partout. Ses joues ressemblent à celles d'un pauvre mériou tout juste sorti de l'eau. Ce qu'elle ne peut empêcher, c'est que l'un de ses yeux traîne toujours vers la Place Rouge quand l'autre regarde vers le tombeau de Napoléon... Enfin, elle n'est pas la seule à arborer un snobisme ridicule. A Valdore, le moindre pot de chambre est armorié, chaque poignée de porte est gravée d'une couronne de comte, sans doute pour que nul n'en ignore... »

Comme pour la distraire de ses mélancoliques pensées, son oncle Cédric, appuyé avec nonchalance à l'affreux monument aux morts paradant au centre du cimetière entourant l'église, lui adressait de grands signes. Adélaïde nota avec amusement que, au contraire de son père, il n'avait fait aucun frais pour se rendre à l'office du dimanche. Ses mocassins n'étaient pas cirés et la semelle de l'un bâillait avec lassitude. Il était revêtu d'un nombre impressionnant de chandails, tous troués, mais comme les trous se superposaient rarement, ils formaient tout de même une barrière efficace contre l'insidieux petit vent d'octobre venant de se lever. Son pantalon en tire-bouchon et son blouson trop large, sans doute piqué à l'un des impossibles amis de son fils Hugues, flottait sur ses maigres épaules. Pourtant lui aussi était salué par les habitants de Touques par un retentissant « Bonjour M. le Cte », aussi déférent que s'il avait été en smoking.

Cédric tombait à pic pour abréger l'abominable corvée du caquetoire et Adélaïde en profita pour s'éclipser avec un petit sourire d'excuse pour son père et son demi-frère, ignorant Véra, d'ailleurs très occupée par ses mondanités.

—Je remonte avec Cédric, lança-t-elle en s'éclipsant.

—Si tu préfères la 4 chevaux pourrie de ton oncle à la Jaguar F-Type R de ton père, c'est ton problème, persifla Véra, mais tu devras sans doute la pousser dans la montée.

Cédric adorait sa 4 chevaux hors d'âge, peinte d'un jaune pamplemousse à faire grincer des dents, affublée d'une capote noire bien rapiécée. Le vieil engin peinait en effet dans les côtes, ses vitesses grinçaient abominablement et l'on n'était pas toujours sûr de parvenir à destination, mais au moins, avec Cédric, on s'amusait.

La distraction ne serait pas de très longue durée car un déjeuner réunirait toute la tribu à Valdorin. Outre Cédric, il y aurait son fils Hugues et sa belle-fille Esther, de son vrai nom Ginette Legras, mais on s'était empressé de lui attribuer un autre prénom et le désastreux patronyme était bien sûr oublié au profit de

l'appellation de Ctesse Hugues de Valdore. Ils seraient sans doute accompagnés de leur fils Philippe, grand dadais de quinze ans qui n'était heureux que les mains dans le cambouis, suivait son père comme un caniche et ne s'intéressait à rien. Il y aurait encore Cécile de Blancmesnil, compagne de Cédric depuis quelques vingt ans, qui était peintre, travaillait dans une galerie parisienne et préparait une exposition à Honfleur. Cécile était sa complice. Toutes deux riaient beaucoup des bévues et des prétentions des deux dames de Fraîchedate dont l'humilité ou la simplicité n'étaient pas les principales vertus, il s'en fallait de beaucoup. Il y aurait aussi une certaine Christine Daniel, grande copine d'Esther que celle-ci employait au rabais à recouvrir les divers sièges du grand salon Nap III de Valdore, dont les damas fanés portaient en lambeaux. En dépit de ses cheveux déjà blancs, Christine portait des mini-jupes qui semblaient encore intéresser Cédric. Elle était si flattée d'être reçue « au château » qu'elle aurait sans doute consenti à y travailler gratuitement...

Véra, alléchée par ses tarifs, avait bien tenté de la débaucher, mais résider à Valdorin, dans les communs de Valdore, ce n'était pas assez prestigieux aux yeux de Christine, ravie de raconter partout qu'elle habitait pour une durée indéterminée chez les « de Valdore » - elle n'avait pas encore compris tous les codes en usage chez les aristos, mais les dames de Fraîchedate non plus...

Adélaïde en était là de ses pensées quand la 4 chevaux se mit à tousser dangereusement dans la côte menant à Valdore. Flegmatique, Cédric enclencha la première qui passa dans un grincement abominable. Un sourire malicieux aux lèvres, il fit remarquer à sa nièce :

—On va encore se faire chier sous la houlette de Véra. Ce sera un repas compassé, assommant et nous devons l'entendre évoquer interminablement le prochain documentaire qu'elle va tourner sur les collections du Kremlin, l'audience exceptionnelle qu'elle connaît en Russie, les réceptions grandioses auxquelles on la convie. Toute la revue de presse consacrée à son immense talent et bien sûr traduite par ses soins avec les indispensables hyperboles sera étalée sur le moindre meuble. Pour son malheur, depuis l'invasion de l'Ukraine, la Russie et Poutine ne sont plus tellement populaires... Ton père prendra un air confus et malheureux, dépassé par les mines conquérantes de Véra...

—Elle vous agace autant que moi, on dirait...

—Peut-être plus encore, mais je ne suis coincé et ne peux rien dire. Et Esther qui s'évertue à la singer. Crois-moi, on n'a pas fini d'en baver...

—Sans parler de leur amour immodéré pour le fric.

—Ton père s'en sort assez bien avec sa *Potinière*, son magazine de princesses, moi je rame davantage.

—Mais aussi, vous passez tous ses caprices à Esther. A-t-elle besoin de tant de robes, d'employer une femme de ménage à Paris alors qu'elle ne fiche rien, de mettre son fils dans une boîte privée, de donner ces fêtes somptueuses à Valdore ?

—Somptueuses, comme tu y vas... Moi, je les trouve plutôt minables, si l'on considère la faune qui s'y traîne. En plus, ce sont des soirées payantes qui les font vivre, et je me doute qu'on n'y consomme pas seulement du vin et de l'alcool.

Sa nièce le regarda avec une stupéfaction qui n'était pas feinte. Il était de notoriété presque publique, dans ce coin de Normandie, qu'Hugues avait des amis plus que douteux – des gens de la nuit, puisqu'il travaillait dans des boîtes ou des clubs privés –, que ses fêtes n'étaient pas si innocentes qu'il y paraissait. On parlait même d'échangisme. « Il ne manquerait plus qu'Hugues y invite des filles mineures, se disait Adélaïde, mais ça, « tonton » ne le saura jamais. »

En ahanant tant et plus, la vaillante petite voiture jaune pamplemousse avait consenti à escalader la côte plutôt rude menant à Valdore. Une grande allée de hêtres précédait le château, rénové après avoir brûlé durant la Révolution dans un style Viollet-le-Duc assez douteux, mais les deux frères l'adoraient. Quatre tours dissemblables, une ronde, une carrée, une octogonale et une autre, toute maigrichonne, encadraient un corps de bâtiment en briques roses plutôt joyeuses. Une large terrasse précédée d'une véranda donnait sur la vallée de la Touque. Au loin miroitait la Manche et ses gris qui avaient tant inspiré le peintre Boudin.

Sans s'arrêter devant le perron de *son* château, Cédric contourna une mare semée de lentilles vertes où barbotaient trois canards et un jardin à la française recroquevillé entre de hauts platanes pour s'arrêter devant une grille rutilante, toute dorée sur tranche, ornée d'un blason qui n'était pas celui des Valdore, et d'une couronne de marquis à laquelle ils n'avaient pas droit non plus. Cédric jugeait cette récente acquisition d'Edmond bien clinquante pour de simples communs, même rénovés à grands frais et de façon plutôt tape à l'oeil. Des bustes d'empereurs romains, incongrus ici, montaient la garde au ras des toitures refaites à neuf. Deux vases de belle taille, également très dorés, encadraient la grille pour l'heure large ouverte.

En face de cette partie des communs, un petit pigeonier, un ancien poulailler, une minuscule chapelle et un *cottage*, comme disait Véra, figuraient en plus modeste une sorte de Hameau de la Reine. Cédric imaginait assez bien sa belle-sœur, en robe de linon blanc et immense capeline sur ses cheveux teints, en train de traire une biquette toute propre. Il manquerait toute la ronde des belles amies de la reine, car Véra s'aimait trop pour avoir des amies...

Alors qu'il s'extirpait péniblement de la voiture en refusant l'aide de sa nièce, une sonnerie de téléphone retentit. Un pied encore dans son engin, il fouillait éperdument ses poches, à la recherche de son portable. Ce fut Adélaïde qui le dénicha finalement, il était tombé par terre. Quand elle le lui tendit, la sonnerie avait cessé.

—C'était Hugues, dit-il sombrement, encore des ennuis en perspective !

—Ne le rappelez pas tout de suite, ainsi nous pourrions déjeuner en paix ou presque...

Avec Véra, on n'était en effet jamais sûr de rien. Elle pouvait aussi bien se montrer excessivement charmante et onctueuse ou détestable. Pour cette raison, Adélaïde avait depuis longtemps adopté une attitude neutre, ne s'émouvant ni aux démonstrations excessives de tendresse auxquelles elle ne croyait guère, ni aux crises d'hystérie qui ne la concernaient pas ou, si c'était le cas, elle s'empressait de quitter la pièce en affectant de n'avoir rien entendu, rien compris. Ce n'était qu'à ces conditions qu'elle parvenait à supporter les réunions familiales auxquelles elle se rendait pour faire plaisir à son père. Et seulement pour cette raison...

Un appel de son fils rendait toujours Cédric nerveux. Il savait depuis des lustres que celui-ci ne lui téléphonait que pour lui emprunter de l'argent. Encore et toujours. Ses débiteurs étant rarement des gens recommandables avec lesquels il aurait été possible de discuter, d'obtenir des délais raisonnables, Cédric vendait tout ce qu'il pouvait dans l'urgence, et bien sûr à perte. La plupart du temps, c'était Edmond son acheteur, mais les recettes de *La Potinière*, même si les ragots royaux gardaient la cote, ne suffisaient pas à parer aux besoins démesurés d'Hugues et d'Esther. Telle rare tapisserie des Flandres, assez mangée aux mites, il fallait l'avouer, avait dû être décrochée d'un mur du grand salon. Tel fauteuil à la reine signé Cresson, qui boitait sur trois pieds, était parti chez l'ébéniste avant de trouver sa place à Valdorin, tel secrétaire à la précieuse marqueterie de Dubois avait également déserté Valdore. C'était triste, mais inéluctable.

Adélaïde avait plus d'une fois reproché à son père de profiter de la situation, mais Edmond lui avait répondu d'un ton peiné :

—Ne crois pas que je vole mon frère. Je suis attentivement les ventes provenant de châteaux sur les enchères de Drouot ou d'Herbette et je rachète le mobilier de Cédric 10% au-dessus du prix du marché. Même chose pour les bois, les fermes et les quelques maisons du village que nous possédons encore, mais à ce train, le château sera bientôt vide... Et mes aides n'empêchent pas Cédric d'être toujours à découvert de partout. Il fait même de la cavalerie d'une banque à l'autre. Tout ça va hélas mal finir...

—Ne pourriez-vous au moins raisonner Hugues et Esther ?

—Je l'ai fait plus d'une fois. J'ai en particulier interdit les soirées cocaïne, mais si tu crois qu'ils m'écoutent...

—Une de mes copines d'équitation est mariée à un gendarme de Trouville. Elle m'a confié qu'ils étaient au courant des divers petits trafics d'Hugues et qu'ils l'avaient à l'œil. J'ai cru comprendre qu'ils souhaitaient éviter de faire des vagues tant que Cédric est de ce monde. Ils respectent en lui l'ancien militaire et savent qu'il n'y est pour rien...

—Cédric et moi partis, je sais bien que le domaine s'effondrera comme un château de sable grignoté par la marée. C'est pourquoi j'ai préféré te donner des appartements, des bois et ce vieux pressoir plein de charme sur les hauteurs d'Honfleur, loin de Valdore. Je connais la voracité de Véra et ce que j'ai mis en

place pour protéger mon frère et pouvoir discrètement l'aider ne tiendra pas avec la nouvelle génération. C'est triste, mais inéluctable. Tu as pu croire que je t'éloignais de Valdore, or c'était pour te protéger.

–Je sais bien, papa. Je ne vous sens pas très heureux...

–Il faut bien, un jour ou l'autre, payer ses erreurs.

Cette conversation datait de quinze jours à peine.

Pour l'heure, Véra, minaudant comme à son habitude et jouant le rôle bien éculé de la châtelaine de Valdorin, les introduisait avec force compliments et sourires – trop de compliments comme trop de sourires – dans le grand salon faisant aussi office de salle à manger. Là encore, une haie d'empereurs romains, qui ne souriaient guère dans leurs marbres blancs, les guettaient du haut de la bibliothèque.

Le couvert était mis pour onze. Véra n'avait pas lésiné sur la nappe de damas armorié et les serviettes assorties, les assiettes Compagnie des Indes à la rose, l'argenterie au Roy bien sûr dûment blasonnée. Devant chaque convive s'alignaient quatre verres en cristal, portant eux aussi des couronnes comtales gravées.

–Mais tu reçois Charles III d'Angleterre ou quoi ? demanda Cédric avec sa gouaille habituelle.

Véra comprit qu'elle en avait trop fait, comme d'habitude. Edmond arbora un petit air gêné, Adélaïde pouffa derrière sa main. Artus venait d'entrer, poussant devant lui un curé camerounais aussi noir que sa soutane, qui semblait embarrasé par ses gros godillots poussiéreux et son col élimé.

–Le père N'Hiacsou, le présenta Véra, qui va reprendre la cure de Touques pour seconder notre pauvre curé qui se fait bien vieux.

Tout le monde vint serrer la main du père, qui n'en menait pas large dans cette pièce trop encombrée, où même les volets intérieurs supportaient des tableaux, où les pieds des sièges lui semblaient d'une fragilité redoutable pour sa massive personne. Afin de se donner une contenance, il s'empara d'un magazine russe, bien sûr consacré à l'immense talent du Véra, c'était du moins ce que proclamait la traduction française agrafées en regard de l'article écrit en cyrillique. La traduction, trois fois plus longue que l'original, rendit le curé sceptique. Il dit en regardant la photo de Véra qui ne figurait que sur la traduction et en faisant rouler les « r » :

–Il s'agit donc bien d'un article vous étant consacré, Mme la Ctesse ?

–Je vous en prie, mon père, Véra suffira. Oui, en dépit du contexte politique regrettable, je m'efforce, par mes films, de faire connaître au reste de l'Europe les richesses et les beautés de mon pays.

–Vous pourriez aussi, maman, évoquer les bombardements d'hôpitaux, d'écoles, de maternités ukrainiens perpétrés par vos concitoyens, les viols de jeunes filles ukrainiennes auxquels se livrent les soldats de l'Armée Rouge...

–Artus, je t'en prie, l'interrompt son père. Ta mère est aussi désolée que nous par cette guerre.